

INSTITUT DE FRANCE
ACADÉMIE FRANÇAISE

CENTENAIRE DE LA MORT
DE VICTOR HUGO

JEUDI 10 OCTOBRE 1985

avec la participation de M. Pierre DUX,
de l'Académie des Beaux-Arts

1. *Victor Hugo : La vie et l'œuvre*
par Alain DECAUX
2. *Victor Hugo et le Moyen Age*
par M. Maurice RHEIMS
3. *Victor Hugo et le théâtre*
par M. André ROUSSIN
4. *Victor Hugo, homme politique*
par M. Maurice SCHUMANN



PARIS

PALAIS DE L'INSTITUT

M CM LXXXV

ARCHIVES
de
L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Victor Hugo : La vie et l'œuvre

par M. Alain DECAUX

de l'Académie française

C'était un jeudi. Comme aujourd'hui. Il était un peu plus de 3 heures. Comme aujourd'hui. L'an 1817, le 10 avril, sous le porche qui tout à l'heure a laissé passer nos automobiles, un jeune garçon s'est engouffré. Galopant sur les mêmes pavés que nous avons foulés, il a gagné la seconde cour, grimpé quatre à quatre les escaliers et, hors d'haleine, a déposé quelques feuillets entre les mains de l'huissier. Ces pages contenaient des vers et l'enfant téméraire, à peine âgé de quinze ans, les soumettait au verdict de l'Académie française qui, pour son concours annuel de poésie, souhaitait que l'on dissertât sur ce thème édifiant : *le Bonheur que procure l'Étude dans toutes les situations de la vie.*

J'aime assez, Messieurs, que la grande et merveilleuse histoire de l'homme dont nous fêtons le centenaire de la mort commence ici. Qui niera que la jeune carrière de Victor Hugo n'ait pris son élan du jour même où il a décidé de participer au concours de l'Académie ?

Certes, le poème qu'il proposait avait été précédé par bien d'autres. Ses premiers vers, il les avait écrits à onze ans, alors que l'Empereur des Français, harcelé par l'Europe, s'était retrouvé Bonaparte. Ces vers, les voici :

*Le grand Napoléon.
Se bat comme un lion.*

Je conviens que, s'il s'en était tenu là, nous ne serions pas aujourd'hui occupés à célébrer sa mémoire.

Rien de plus étonnant que de découvrir les cahiers d'écolier dans lesquels il retranscrit ses propres œuvres. Trois cahiers, renfermant sa production de treize à dix-sept ans - c'est-à-dire des milliers de vers !

Et puis est venu ce jour de 1817 où il a découvert dans un journal le thème proposé par l'Académie. Pourquoi ne pas tenter sa chance ? Hugo sera toujours ainsi : dès qu'il conçoit, il agit. Le résultat, ce seront 334 vers.

*Mon Virgile à la main, bocages verts et sombres
Que j'aime à m'égarer sous vos paisibles ombres !
Que j'aime, en parcourant vos aimables détours,
A pleurer sur Didon, à plaindre ses amours.*

Bien sûr, l'inspiration est toute classique. Mais cela est exprimé avec une agilité qui étonne. Ce classicisme même, cette convention acceptée prennent comme une allure de jeunesse qui ne trompe pas.

Vous connaissez la suite. L'Académie fut intéressée, séduite, s'arrêta malgré tout à deux vers, ceux-ci :

*Moi qui, toujours fuyant les cités et les cours,
De trois lustres à peine ai vu finir le cours.*

Dans la langue classique, un lustre, c'est cinq ans. Était-il possible qu'un enfant de quinze ans ait pu atteindre à tant de perfection ? Le secrétaire perpétuel, M. Raynouard – plus connu de nous par sa rue que par son œuvre – écrivit : « Si véritablement il n'a que cet âge, l'Académie a dû un encouragement au jeune poète ». Il fallut que Victor lui expédiât son extrait de naissance pour qu'*in extremis* on lui décernât une mention. Mais Victor, privilège insigne, fut reçu seul à seul par M. Raynouard, froid et sévère, qui considéra avec une stupeur mêlée d'hostilité cette jeunesse, cette petite taille, cette voix fluette et déclara tout de go à son interlocuteur qu'un prix l'aurait probablement gâté et empêché de travailler.

Il le congédia en disant :

- Notre incrédulité vous servira.

La presse rapporta l'incident. A quinze ans, Victor Hugo devenait déjà un sujet d'actualité. Ce fut bien plus encore quand, à dix-sept ans, venant par ailleurs de remporter un accessit de physique au concours général, il obtint la plus haute distinction qui pût être alors décernée à un poète : le Lys d'or de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse.

Il y a tant d'harmonie apparente dans cette vie que, nous en jurions, l'identification du jeune poète avec le peuple français n'a dû dès lors plus jamais se démentir. Quelle erreur ! Hugo, devenu le plus populaire, a sans nul doute été le plus haïdes écrivains français.

Ce qui a précisément commencé par déplaire, c'est sa précocité. Certes Chateaubriand décrète que l'on est en présence de « l'enfant sublime », mais cela déjà agace certains.

C'est le temps où, ayant quitté la pension Cordier où il avait grandi, il habite chez sa mère en compagnie de son frère Eugène, autre poète, promis hélas à la démence. Le temps où, chaque soir, M^{me} Hugo se rend avec ses deux grands fils à l'hôtel de Toulouse où résident ses amis Foucher. Pierre Foucher, chef de bureau au ministère de la Guerre, a une fille, Adèle, qui n'a que seize ans, qui est ravissante, très brune d'yeux et de cheveux – on dit qu'elle a « une beauté espagnole ». Comment Victor n'en tomberait-il pas amoureux, lui qui jusque-là n'a connu aucune femme ? L'été suivant, ce sera l'aveu : ils

s'aiment et puisqu'ils s'aiment ils se marieront. En amour comme en poésie, Hugo ne jure que par l'absolu. Au soir du mariage, Adèle sera vierge. Donc, il se gardera vierge lui aussi. Songeons qu'à quatre-vingts ans Hugo étonnera encore les dames. La chasteté à vingt ans suppose donc de sa part un remarquable héroïsme. Saluons.

C'était ne pas tenir compte de la générale Hugo, parfaitement consciente du génie de son plus jeune fils. Catégoriquement elle s'oppose au mariage, estimant que la jeune fille n'est pas digne d'inspirer et de seconder celui - elle en est sûre - qui sera le plus grand poète de son temps.

D'être séparé de la femme qu'il aime, de se voir interdit le seul avenir qui compte à ses yeux, il souffre mille morts. Il n'en travaille que davantage, écrit en quelques jours une longue nouvelle, *Bug Jargal*, se jette dans un gros roman, *Han d'Islande*, aussi frénétique que fantastique, écrit des vers par centaines, s'attirant un nouvel hommage de Chateaubriand qu'il rencontre enfin et qui lui adresse ces paroles inespérées :

- Il y a dans vos vers des choses qu'aucun poète de ce temps n'aurait pu écrire.

La mort de la générale Hugo, l'été de 1821, au moment même où parvient en France l'annonce de celle de Napoléon, est pour lui la plus fulgurante des douleurs qui aient frappé sa jeune vie. Mais cette mort va lui permettre enfin de retrouver Adèle. M. Foucher consent au mariage, à condition que le futur gendre puisse prouver qu'il dispose de moyens d'existence. Or il vit dans une mansarde. L'existence de Marius dans la mesure Gorbeau, il pourra la dépeindre avec tant d'exactitude parce que, cette existence-là, il l'a connue. Comment ne pas citer *les Misérables* : « Il mangea de cette chose inexprimable qu'on appelle *de la vache enragée*. Chose horrible, qui contient les jours sans pain, les nuits sans sommeil, les soirs sans chandelles, l'âtre sans feu..., l'habit percé aux coudes, le vieux chapeau qui fait rire les jeunes filles... ».

Plus tard, quand ce bourgeois - qui l'est par toutes les fibres de son être - se dressa pour défendre ceux qui n'ont rien, pour dénoncer l'infamie d'une pauvreté devant laquelle ses contemporains ferment délibérément les yeux, il faudra se souvenir qu'il a lui-même touché le fond de cette misère.

Le seul espoir, pour obéir aux exigences paternelles de M. Foucher, c'est une pension royale. On la lui fait entrevoir. Parce que sa mère a crié, au retour de Louis XVIII, son royalisme, Victor à douze ans est lui aussi devenu royaliste. Choix capital : pendant plus de dix ans son inspiration de poète reflètera ce choix. Il vit normalement enveloppé dans les plis du drapeau blanc. C'est une aubaine pour les Bourbons

qui, du côté de la jeunesse, ne sont pas gâtés. Alors ce poète qui ne cesse de chanter les lys, ne faudrait-il pas le récompenser ? La pension vient enfin - elle est de mille francs par an, moins que ce que gagne le moins payé des employés de ministère - mais cela suffit pour que Victor Hugo, qui n'a jamais été baptisé, épouse à l'église Saint-Sulpice Adèle Foucher. Ils ont quarante ans à eux deux.

Ce qui m'émerveille, dans ces appartements minuscules qu'ils vont habiter, rue de Vaugirard d'abord, rue Notre-Dame-des-Champs ensuite, c'est de voir accourir auprès d'un jeune homme à peine sorti de l'adolescence d'autres poètes, d'autres écrivains, d'autres artistes qui s'appellent Lamartine, Vigny, Mérimée, Théophile Gautier, Charles Nodier, Musset, Balzac, Dumas, Berlioz - car le romantisme c'est aussi la musique - Delacroix - car le romantisme c'est aussi la peinture.

Voilà le grand mot prononcé : romantisme. Sous la coupole où nous sommes, il a agité une génération entière, ce mot. Il a opposé l'école classique qui occupait tous nos rangs à une autre qui avait juré d'en déloger les premiers. La vérité est que ces classiques ne faisaient depuis longtemps que se survivre, et fort mal qui plus est. L'admirable tragédie portée sur les fonts baptismaux par Corneille et Racine agonisait sous la plume du vicomte d'Arincourt. Les enfants du siècle avaient grandi dans l'écho des orages de la Révolution et au son des fanfares impériales. Chacun le sentait : il fallait à la poésie, il fallait au théâtre ce souffle neuf que Chateaubriand déjà avait introduit dans le roman. Pour expliquer le romantisme, il n'est besoin que de citer ce colonel qui avait connu Moscou en flammes et traversé les glaces de la Bérézina. Perplexe, il confiait à Stendhal :

- Il me semble que, depuis la campagne de Russie, *Iphigénie* n'est plus une si belle tragédie...

Odes et Ballades puis *les Orientales* marqueront la véritable naissance de la poésie nouvelle. Victor Hugo, définitivement, a donné ses lettres de noblesse au romantisme poétique.

Après un premier né mort au berceau, trois beaux enfants lui sont venus : Léopoldine, Charles et ce Victor qui, pour se distinguer de son père, se fera appeler François-Victor. Autres élans passionnés, autres sujets d'inspiration. C'est en hommage au général Léopold Hugo, père retrouvé, qu'il a appelé sa fille Léopoldine. Après la mort de sa mère, il a découvert, avec une stupéfaction émerveillée, que ce père après tout n'était nullement le monstre imaginé de loin, mais un demi-solde au cœur chaleureux. C'est ce père qui lui a fait découvrir que les plis du drapeau blanc n'avaient pas été seuls à illustrer la gloire de la France et que, pour des millions d'hommes en Europe, les trois couleurs étaient devenues l'emblème de la liberté.

Mais chaque jour, dès l'aube, il est à sa table de travail. Il ne la quitte pas d'un instant jusqu'au déjeuner. Chaque jour, cent vers tombent de sa plume d'oie, ou vingt pages de prose. On s'effare à constater une telle fécondité, une telle aisance dans le travail, sans que jamais celles-ci débouchent sur de la facilité. L'inspiration ne l'abandonne jamais. Tout au long de sa vie, des vers lui viendront spontanément, alors qu'il se promène seul, voire même au cours d'une conversation. Il aura toujours dans ses poches du papier et un crayon pour noter ces rimes impromptues. Le temps viendra où des alexandrins l'éveilleront dans son sommeil. Sur sa table de nuit, du papier et un autre crayon attendent qu'il les note. On dirait que Victor Hugo est une source d'où coule littéralement la poésie.

Que ce grand travailleur, que cet iconoclaste littéraire, rêveur mais singulièrement éveillé, le regard fixé sur l'infini et en même temps combattant résolu, ait songé à parachever sa révolution poétique par le théâtre, qui ne jugerait cela logique ? Que de *Cromwell* injouable, il soit passé à *Marion de Lorme* interdit et à *Hernani* enfin représenté à la Comédie-Française, qui ne le comprendrait ?

C'est d'*Hernani* que date la gloire de Hugo. Gloire contrastée, allant de l'admiration sans limite de thuriféraires prêts à crier au génie devant la moindre virgule, jusqu'au mépris et à la haine d'opposants hurlant au sacrilège sur un point d'exclamation. A partir d'*Hernani*, il n'est pas une de ses pièces – sauf *Lucrèce Borgia* – qui ne déclenche de scandale. Toutes elles sont sifflées par le public, accablées par la critique. Hugo devient un objet de risée, d'aversion. Les mots que l'on emploie pour parler de lui seraient tout juste bons pour un criminel : lisez le journal de Viennet – encore l'un de nos confrères – et vous serez édifiés.

Le paradoxe, c'est qu'on l'injurie, mais que l'on court à ses pièces. La mode est de se montrer sifflant Victor Hugo. On paye sa place, mais on insulte l'auteur. Certains vont plus loin. Chaque matin, au courrier, des lettres d'injures parviennent à l'adresse de Hugo. L'une d'elles s'achève par cette phrase : « Si tu ne retires pas ta sale pièce dans les vingt-quatre heures, nous te ferons passer le goût du pain ». Ce n'est rien encore. Un soir que Hugo travaille devant sa fenêtre, une détonation retentit. Une vitre vole en éclats. Il ouvre la croisée, personne. Il se retourne : une balle, passant à quelques centimètres au-dessus de sa tête, a troué un tableau accroché au mur.

Il ne déposera pas plainte. La passion littéraire portée jusqu'à l'assassinat : Hugo aura donc provoqué cela.

Trois fois encore, au cours de sa longue vie, on voudra le tuer. Une fois en 1848, place de la Bastille, quand, par fidélité, il voudra proclamer la régence de la duchesse d'Orléans. Une seconde fois, au

2 décembre, quand sa tête sera mise à prix pour 25 000 francs. Une dernière fois à Bruxelles, après la Commune, quand, pendant une nuit entière, une foule odieuse tentera d'enfoncer sa porte pour le réduire définitivement au silence. Sont-ils si nombreux les poètes que l'on s'acharne à vouloir mettre à mort ? Pascal a dit un jour : « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger ».

De Sainte-Beuve Hugo avait fait son ami le meilleur. Cet ami lui prendra la seule femme qu'il ait aimée jusque-là, celle à qui, depuis le premier jour de leurs aveux, il était demeuré fidèle. Ce poète que chacun envie, dont les succès ont l'éclat de la fanfare et qui triomphe maintenant avec *Notre-Dame-de-Paris*, est devenu l'homme le plus malheureux du monde. Il eût sombré s'il n'avait trouvé près de lui ses enfants - et s'il n'avait eu son œuvre à poursuivre. Il eût sombré si, aux répétitions de sa pièce *Lucrece Borgia*, il n'avait découvert une jeune comédienne de vingt-six ans, belle et facile, qui lui avait révélé que la passion peut naître aussi du contact de deux corps.

La rencontre avec Juliette Drouet reste sans doute l'épisode majeur d'une vie amoureuse dont la richesse ne cesse de susciter l'étonnement - et quelquefois l'envie - des biographes. Elle et lui avaient cru à une aventure éphémère. Après leur première nuit, ils ont compris qu'ils étaient inséparables. Alors cette comédienne de médiocre talent, qui tenait au luxe que lui avaient procuré jusque-là des amants toujours épris, s'est choisi un sort qui, aujourd'hui encore, suscite autant notre admiration que notre épouvante. Elle a tout abandonné : le théâtre, son aisance, ses meubles, ses toilettes, ses bijoux. Elle est allée se loger dans deux pièces misérables. Et là, recluse volontaire, elle a attendu. Chaque jour, elle ne vivait que pour les quelques instants, en fin de soirée, que lui accordait son amant. D'autres femmes entrent en religion. Juliette Drouet, elle, était entrée dans la religion de Victor Hugo.

Elle est aussi son inspiratrice. Elle fait naître chez Hugo la poésie de la passion. On la retrouve à bien des pages des *Chants du crépuscule*. Leurs étreintes dans les bois qui longent la vallée de la Bièvre, il les livre au public avec une impudeur qui ressemble à de l'orgueil. Mais cette fille du peuple - aussi - va lui parler du peuple.

Il est impitoyable, cet âge industriel qu'a vu naître et s'épanouir le XIX^e siècle français. Pour ces millions de paysans arrachés à leurs champs au profit des fabriques qui partout s'édifient aux portes des villes, il n'existe aucune protection. Que le travail vienne à manquer, on les renvoie à leurs taudis : nul secours, nulle indemnité d'aucune sorte. La maladie d'un ouvrier a pour corollaire une famille tout entière affamée. Il ne faut pas croire cette société plus impitoyable qu'elle ne l'a été. Devant ce sort qui est celui de tant d'hommes, de femmes,

d'enfants, on soupire : quelle tristesse ! Mais l'on ajoute : qu'y pouvons-nous ? La grandeur de Hugo est d'avoir refusé cette résignation et, face à une génération qui trouvait plus commode de fermer les yeux, d'avoir tenu à les garder grands ouverts.

Et c'est pour cela, Messieurs, que Victor Hugo a voulu devenir académicien ! Pour traiter de ce problème social qui lui tenait tant à cœur, il voulait une tribune. Lamartine s'était fait élire député et livrait le même combat. Il souhaitait que Hugo le rejoignît. Mais Hugo - n'étant pas propriétaire - n'était pas éligible. Restait la haute assemblée, la chambre des pairs. Ceux-ci étaient nommés par le roi qui, parfois, désignait des écrivains. Mais Louis-Philippe - nous sommes la Monarchie de Juillet - choisissait toujours ces écrivains parmi les académiciens français. Preuve nouvelle, n'est-il pas vrai, de l'intelligence de ce souverain. Puisque Hugo ne pouvait pas se faire élire député, il lui restait à ambitionner la pairie et, pour l'obtenir, il lui fallait être académicien.

Il faut lire, dans les souvenirs d'Adèle Hugo récemment publiés, le récit des cinq campagnes académiques entreprises par son mari. Oui, cinq fois, il s'est présenté ! Et devant cette multiplicité de candidatures qui n'a d'égale que la multiplicité de nos propres incompréhensions, j'ai songé, Messieurs, à interrompre ici mon discours et à réclamer une minute de silence au cours de laquelle nous nous serions levés - tous - et aurions baissé le front en signe de repentir. Et puis j'ai pensé qu'il valait mieux que ces regrets demeuraient au fond de nos cœurs, ce qui fait que nous resterons assis.

La première fois - j'ose à peine le dire - il n'a obtenu que deux voix ! Il est vrai qu'il s'agissait de celles de Chateaubriand et de Lamartine et que n'importe lequel d'entre nous se fût contenté - largement - de ces deux voix-là. Mais tout de même, deux voix !

Les visites ? Son ami Nodier, sur qui il croyait pouvoir compter, lui déclare qu'il donnerait à genoux, lui croyant, sa voix à l'auteur de *Notre-Dame-de-Paris*, mais qu'il se voit contraint, hélas, de la refuser à l'auteur de *Lucrece Borgia*. Alexandre Duval est formel : il ne votera pas pour M. Hugo, attendu qu'il a ressenti une impression sinistre au spectacle de la pièce intitulée *Robert Macaire*. Hugo, un peu étonné, ose observer qu'il n'est pas l'auteur de *Robert Macaire*. Voilà qui ne déconterait nullement M. Duval. Il déclare que, sans l'influence pernicieuse de l'école romantique, il n'y aurait jamais eu de *Robert Macaire*.

Cela ne commence pas bien. Hugo s'en va visiter M. Villemain, nouveau secrétaire perpétuel de l'Académie. M. Villemain avait naguère écrit des choses charmantes sur les *Odes et Ballades*. Mais il confie à Hugo qu'il y a deux hommes en lui : l'écrivain qui est tout hugolien et le secrétaire perpétuel. Et celui-ci doit tenir compte de ce que la candi-

dature du chef du romantisme effraie la majorité. Comment lui, organe de l'Académie, pourrait-il se séparer de cette majorité ? Que M. Hugo patiente. La prochaine fois qu'il se présentera, M. Villemain sera heureux de voter pour lui.

M. Thiers, maintenant, qui pour lors est ministre de l'Intérieur. M. Thiers est navré. Navré et déchiré. Dieu sait s'il apprécie M. Hugo. Mais M. Molé se présente. Or M. Molé tire à boulets rouges sur le gouvernement auquel M. Thiers appartient. Il faut donc qu'il ait, lui, Thiers, l'élégance de voter pour son adversaire. Sûrement, M. Hugo le comprendra. « D'ailleurs, ajoute M. Thiers, ma voix sera perdue. C'est M. Dupaty qui sera élu. »

Casimir Delavigne, lui, va droit au but :

- Vous connaissez sans doute les statuts de l'Académie. Nous ne pouvons engager notre voix ni révéler pour quel candidat nous votons.
- Aussi ma demande, répond Hugo, n'est-elle qu'une simple formalité.

S'engage alors qu'une conversation de laquelle il ressort que Casimir Delavigne a rencontré M. Molé aux eaux. Il lui a trouvé « de l'esprit et les manières de l'ancien monde ». Par ailleurs, il a lu le livre de M. Molé intitulé *le Pouvoir* et a jugé qu'il était écrit très purement. Ce livre lui a plu. Beaucoup. C'est ce que M. Delavigne appelle garder le secret du vote.

M. Scribe se déclare trop admirateur de Racine et des classiques pour ne pas s'opposer de tout son pouvoir à l'envahissement de l'Académie par le romantisme.

- Entre vous, M. Victor Hugo, promoteur des idées nouvelles, et M. Dupaty, gardien des saines doctrines, j'opte pour M. Dupaty !

M. Dupin, avocat libéral et président de la Chambre déclare qu'il ne connaît pas M. Victor Hugo mais que peut-être il lira d'ici l'élection un livre de lui. M. Viennet lit à Hugo une scène de sa tragédie *Argobaste*. Compliments de Hugo. Viennet se penche vers lui : ne pourrait-il pas l'aider - en confrère - à faire représenter sa pièce à la Comédie-Française ? Hugo déclare qu'il a tout juste assez d'influence pour faire jouer ses propres œuvres. Viennet se rembrunit. Hugo n'aura pas sa voix.

Quelle chance nous avons, Messieurs, de vivre en un temps où les candidats à notre Académie ne sauraient plus être exposés jamais à de tels coups ! Tout a changé, et nous en remercions le sort.

Le dernier de ceux qui reçurent Hugo n'était autre que Chateaubriant. Il se leva, lui prit la main et dit :

- Tant que vous vous présenterez, je ne nommerai que vous. Il y aurait dix tours de scrutin que les dix fois j'écrirais votre nom. Si vous n'avez qu'une voix, ce sera la mienne.

C'est le 18 février 1836 qu'il a pour la première fois fait acte de candidature. C'est le 7 janvier 1841 qu'il est élu. Le même Chateaubriant lui écrit : « Vous ne devez rien à personne, monsieur, votre talent a tout fait. Vous avez mis vous-même votre couronne sur votre tête ».

Le jour de sa réception, au premier rang de l'assistance, Juliette Drouet s'était assise. Quelques rangs derrière elle on se montrait M^{me} Hugo entourée de ses quatre enfants, la dernière, Adèle, étant née au son du canon pendant les Trois Glorieuses.

Hugo les aimait tous, ses enfants. Il n'est que de lire ses carnets pour en trouver la preuve. Mais la préférée restait Léopoldine, fine, jolie, intelligente. Quand elle avait épousé Charles Vacquerie, armateur normand, Hugo avait souffert mille morts. Ce père adorateur ne supportait pas l'idée d'être séparé de cette petite fille si chère à son cœur. Pour le consoler, Juliette l'avait emmené en Espagne. Au retour, attendant la diligence à Rochefort, ils étaient entrés dans une salle d'auberge. Il faisait chaud, ils avaient commandé une bouteille de bière. Hugo était enfoui derrière le journal *le Siècle*. Tout à coup, Juliette avait entendu un gémissement profond. Lentement, il avait baissé les feuilles imprimées. Elle l'avait vu livide, la sueur lui coulant sur le visage. Incapable de parler, il lui avait montré un titre : « Mort accidentelle de la fille de M. Victor Hugo ». Naviguant sur la Seine à Villequier, avec son jeune mari, le bateau s'était retourné. Ils étaient morts noyés tous les deux. Morte, Léopoldine ! Et c'est par un journal qu'il l'apprenait !

Désormais, dans la vie de Hugo, il y aura *avant Villequier* et il y aura *après Villequier*. Jusqu'à son dernier souffle, l'ombre légère et charmante l'accompagnera, d'abord blessure atroce saignant à son flanc, puis douce présence qui assombrira tous ses élans et ternira tous ses rires. Elle sera, Léopoldine, au centre de son plus grand ouvrage poétique, *Les Contemplations*. Et c'est l'occasion pour moi, en notre nom à tous, de demander à M. Pierre Dux de lire ici quelques-uns des plus beaux vers consacrés par Victor Hugo à Léopoldine, tant aimée.

Ici, M. Pierre Dux lit : « Demain dès l'aube... »

Avant Villequier. Après Villequier. C'est un homme meurtri que Louis-Philippe a fait pair de France. Un homme en quête de lui-même. Matériellement, le succès de ses œuvres l'a mis à l'abri du besoin. Dans

les années 40, il écrit peu, publie moins encore. C'est le temps d'aventures amoureuses aussi nombreuses qu'éphémères, signe confirmatif d'un homme qui se cherche.

La plus aimée des rivales de Juliette se nomme Léonie Biard, épouse d'un peintre sans talent. Il la rencontre dans une chambre meublée du passage Saint-Roch. C'est là, en une aube sordide, que le commissaire de police heurte à la porte : M. Biard a porté plainte. Flagrant délit !

Que reste-t-il de la gloire de Victor Hugo ? Les journaux évoquent la honte de cet académicien, pair de France, dont la maîtresse, à peine habillée, a été conduite à la prison de Saint-Lazare, parmi les voleuses et les prostituées. On dit, on pense, on écrit que l'auteur des *Feuilles d'automne* ne se remettra pas de ce coup. Fini, M. Victor Hugo. Lui, cloîtré, terré, commence à écrire *les Misérables*.

« La France est élastique, soliloque Lamartine. On se relève de tout, même d'un canapé. » Ce qui le rend à lui-même, c'est son œuvre, encore ; c'est aussi son combat pour que les hommes apprennent à s'aimer mieux. Député conservateur en 1848, il s'étonne que la République se préoccupe si peu de ceux qui souffrent. Il condamne les journées de juin, marche sans peur à la tête des forces de l'ordre contre les barricades. Il stigmatise la révolte parce que le peuple, dès lors qu'il vote, n'a plus de raison de s'insurger. Mais lorsque la répression se lève, intolérable, il vole au secours de ceux qu'il condamnait. Du coup, le voilà chargé de nouveaux ennemis. Il défend la candidature de Louis-Napoléon parce qu'il croit en ce bonapartisme social que le neveu de l'Empereur est venu lui expliquer jusque chez lui. Mais lorsqu'il estime que ce neveu-là ne tient pas ses promesses, derechef il le crie, accroissant sa solitude et la foule de ceux qui le conspuent.

Au 2 décembre, il se bat, dictant les textes d'affiches fulgurantes, appelant - en vain - le peuple à la révolte, se campant contre Napoléon-le-Petit sur les barricades, comme s'il prenait l'histoire d'assaut. L'exil l'attend et, contre lui, un nouveau déferlement. Quatre-vingt-dix pour cent des Français approuvent Napoléon III. Comment ne détesteraient-ils pas ce poète qui vaticine à Bruxelles, à Jersey, à Guernesey ? *Les Châtiments* sont un chef-d'œuvre, mais la France n'est pas prête à accueillir ces vers qui la dérangent. La France, décidément, divorce de Victor Hugo.

Et tout à coup voici que paraît un livre qui n'a plus rien à voir avec la politique : *les Contemplations*. Ce qui frappe, c'est la palette du poète, si large déjà et qui semble s'agrandir encore. L'ombre d'une petite fille passe - tout est tendre et grave. Et soudain son inspiration s'imprègne de nuit. Elle devient réflexion, ample et âpre, sur la vie, sur

la mort, sur l'homme face à l'éternité. De l'abîme où Hugo plonge son lecteur, ce qui surgit c'est l'espoir parce que la grande voix de Dieu a parlé.

On s'arrache *les Contemplations*. Soixante mille exemplaires vendus en un an ! C'est l'admiration qui l'emporte. Et la France lui revient. Triomphe du génie.

L'un des plus émouvants passages des *Contemplations* s'intitule : *la Bouche d'Ombre*. Et il est vrai que l'ombre lui a parlé. Et il est vrai que ce qu'il a cru entendre, c'est la voix de Dieu. A Jersey, M^{me} de Girardin lui a appris à évoquer les esprits. Avec une sincérité immense, bouleversante, il a cru que ces esprits venaient à lui. Pendant deux années entières, son fils Charles, médium incontestable, a recueilli des messages dont la famille Hugo, tout entière, a cru qu'ils venaient de l'au-delà. Nul ne pourrait comprendre Hugo s'il ne le voyait tel qu'il fut désormais : escorté par la présence quasi physique de Dieu auprès de lui, priant à chaque instant de sa journée, interrogeant, implorant cette divinité si proche et qui pourtant le fuit. Relisons les messages que lui ont dictés – croit-il – Dante, Shakespeare ou Jésus-Christ. Il s'acharne à y découvrir le secret de la vie et de la mort. Chaque nuit, des « esprits » heurtent aux murs de sa chambre, se glissent autour de son corps endormi, soufflent sur son visage. De ces rencontres sans exemple naîtront deux grandes œuvres alors incomprises et dont nous mesurons aujourd'hui la véritable place : *Dieu et la Fin de Satan*.

Pour le voir vivre en exil, il faut se rendre à Guernesey, pénétrer dans la folle demeure qui est sortie de son génie comme un autre de ses chefs-d'œuvre. Il faut grimper jusqu'à cette chambre de verre qu'il a fait édifier sur son toit et qu'il appelle son look-out. Là, face à la mer, il s'est campé pour l'éternité, écrivant debout à sa tablette noire et accumulant les chefs-d'œuvre. C'est à Guernesey qu'il achève *les Contemplations*, à Guernesey qu'il compose *la Légende des Siècles*, qu'il achève *les Misérables*, donne corps aux *Travailleurs de la mer*, à *l'Homme qui rit*, ainsi qu'aux *Chansons des rues et des bois*. Œuvre immense, sans égale, reçue par les Français avec la gratitude éperdue qu'ils savent exprimer quand ils ont la certitude de rencontrer la grandeur.

Les ennemis subsistent, innombrables. On l'injurie toujours, on le diffame, on le calomnie. Face à la mer, il poursuit son labeur de titan. Et la meilleure réponse qu'il puisse donner à ses détracteurs, c'est de leur jeter à la face ses propres héros. Les personnages des *Misérables* – comme ceux de *Notre-Dame-de-Paris* – sont entrés dans le Panthéon de l'esprit humain. Un Américain d'aujourd'hui ne connaît pas Louis XI, mais il sait qui est Quasimodo. Un Chinois d'aujourd'hui ignore Louis-Philippe mais Jean Valjean lui est familier, ce Jean Valjean

qui vit parmi nous, comme vivent les Thénardier, Javert, Gavroche, Marius, Cosette. Traduit dans toutes les langues, le plus grand roman de langue française est devenu l'une des œuvres les plus lues dans le monde. Et il est bon qu'elle le soit, car Hugo enfin a pu crier ce qui, depuis longtemps, lui brûlait les lèvres, à savoir qu'il faut condamner l'ignorance parce que c'est d'elle que naît la misère et qu'il faut condamner la misère parce qu'elle secrète la prostitution autant que le crime. Apôtre de l'abolition de la peine de mort, à trente ans, il écrivait déjà : « Cette tête de l'homme du peuple, cultivez-la, défrichez-la, arrosez-la, fécondez-la, éclairez-la, moralisez-la, utilisez-la ; vous n'aurez pas besoin de la couper ». Il est resté fidèle à lui-même, aux hommes qui ont faim, aux femmes injustement déçues, aux enfants qui souffrent.

Alors que lui-même s'était replié sur son œuvre, la jeunesse du Second Empire a découvert le pamphlétaire dédaigné par la génération précédente : dans les lycées, on lit *Napoléon-le-Petit*, on se récite les vers des *Châtiments*. Ainsi un homme seul qui s'appelle Hugo devient-il le guide d'une opposition qui bientôt balayera un régime. Depuis longtemps Napoléon III avait grâcié tous les exilés. Presque tous ils étaient rentrés. Sauf lui, le vieil Hugo qui, dressé sur son rocher, avait clamé :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

Il a tenu parole. Le 4 septembre 1870, à la nouvelle de Sedan, Paris s'insurge contre l'Empire. Le 5, avec ses enfants et ses petits-enfants, Hugo prend à Bruxelles le train pour Paris. En route, il pense au fiacre qu'il lui faudra trouver pour gagner le domicile de son ami Meurice. Il découvre la gare du Nord noire de monde, une cohue qui déborde sur la place et les rues alentour. Cent mille hommes et femmes bouleversés qui crient :

- Vive Victor Hugo !

On chante *la Marseillaise* et *le Chant du départ*. On clame des vers des *Châtiments*. Il note : « J'ai donné plus de dix mille poignées de main ». On veut dételer sa voiture. Il refuse. On veut le mener à l'Hôtel de Ville. Il refuse. Hors quelques généraux vainqueurs, qui reçut jamais l'accueil que Paris, ce soir-là, a réservé à un poète ?

Légaliste réaffirmé, il condamnera la Commune et se verra honni de la gauche. Mais quand commence l'inqualifiable répression de Thiers, le vieil homme, fidèle à lui-même, appelle à la clémence. Il supplie que l'on oublie, que l'on pardonne, que l'on s'aime. Du coup, la droite le voue à l'exécration. Nouveau divorce.

Comme naguère, la réconciliation devra tout au génie. Son roman *Quatre-vingt-treize* lui conquiert tous les esprits, *l'Art d'être grand-père* tous les cœurs. Les vieilles haines sont reléguées. La génération nou-

velle, comme celle qui l'a précédée, se gorge des splendeurs de l'œuvre hugolien. A l'école, les enfants apprennent ses vers. On joue sans cesse ses pièces. *Les Misérables*, *les Travailleurs de la mer*, *Quatre-vingt-treize*, réimprimés sans relâche, sont dans toutes les familles. Les jeunes poètes le lisent pour devenir meilleurs. Il a déconcerté tous les partis, Hugo et, à quelque moment, tous les partis lui en ont voulu. Ils ont fini par comprendre que cet homme-là n'était pas né pour s'enfermer dans un carcan politique, qu'il s'était édifié son propre credo, celui de toutes les libertés, celui du droit et celui de l'homme - et qu'il lui avait voué un exemplaire de fidélité. On comprend que cet homme-là porte en lui-même une incomparable lumière et que, d'en recevoir quelques rayons, tous s'en trouveront grandis. Son portrait se voit partout. On s'attendrit devant ses cheveux blancs, sa barbe blanche. Ses petits-enfants Georges et Jeanne sont passés à l'état de mythe !

Et pourtant, il est toujours sur la brèche, le chantre de l'humain. Qu'on lui signale en Russie des Juifs persécutés ou en Amérique des Noirs inhumainement traités, il réclame pour eux justice. Qu'on lui montre une minorité à qui l'on refuse ses droits, la grande voix s'élève pour parler de liberté. Le jeune Romain Rolland avait dix-sept ans quand il l'a rencontré. Il n'a jamais oublié. Pour lui comme pour tous ceux de sa génération, Hugo « s'était institué le gardien de l'immense troupeau des hommes... Nous, les millions, nous écoutions ses lointains échos avec piété, avec fierté. Sa gloire était, de toutes celles des lettres et des arts, la seule qui fût vivante dans le cœur du peuple de France ».

Lorsqu'il entre dans sa quatre-vingtième année, six-cent mille personnes défilent devant sa maison de l'avenue d'Eylau, rebaptisée avenue Victor-Hugo. Six-cent mille ! Juliette Drouet n'a plus qu'à mourir. Ce qui lui advient en 1883. Deux ans plus tard, à son petit-fils Georges et au jeune Léon Daudet, Hugo dit un jour :

- La terre m'appelle.

Quand son fils est venu lui rapporter ce propos, Alphonse Daudet a dit :

- C'est qu'il le sait.

Dans son agonie, on l'a entendu murmurer un vers - le dernier qu'il ait composé :

C'est ici le combat du jour et de la nuit.

Telle est l'œuvre de Victor Hugo, claire et limpide, étalant ses beautés en pleine lumière, pour triompher justement de la nuit. Œuvre née d'une inspiration que l'on peut bien dire totale. Celle qui lui fait user aussi bien du martèlement des alexandrins les plus sonores que de l'agileté ravissante de délicieux octosyllabes. Celle qui peut évoquer

avec le même bonheur les casques de bronze, les épées d'airain mais aussi le bruissement des sources, le chant de la brise dans les feuilles.

Telle est la vie de Victor Hugo, unie en ses contrastes, logique en ses oppositions, exemplaire malgré ses ombres, sorte de phénomène cosmogonique proche des inquiétudes mais aussi des certitudes d'un siècle qui se cherche.

Entrant dans sa quatre-vingtième année, lorsqu'il se rendit au Sénat dont il était membre, le président Léon Say déclara :

- Le génie a pris séance et le Sénat le salue de ses applaudissements.

En vérité, ce n'est plus seulement au Sénat que le génie hugolien a pris séance. C'est parmi nous tous qui vivons aujourd'hui. Dormez en paix, Victor Hugo, en ce Panthéon où vous ont conduit deux millions de Français. Votre gloire après cent ans est mieux que vivante : à chacune de nos rencontres, nous vous voyons plus grand. Votre ombre nous accompagne, démesurée mais protectrice. Et nous savons que, si vous n'aviez pas existé, vous manqueriez à la France.

Victor Hugo et le Moyen Age

par M. Maurice RHEIMS

de l'Académie française

Au Grand Siècle, le monde médiéval n'est plus que souvenir. On le juge privé de grâce et périmé.

À part quelques ecclésiastiques, quelques médiévistes, – de pauvres hères aux yeux de leurs contemporains, ils étaient rares à chanter les grandeurs désuètes de la cathédrale d'Auch ou d'Amiens : monuments barbares ! s'écrie le voyageur à leur vue. Pourtant, – grâce venue peut-être du Très-Haut, ce qui existait on le gardait, on l'entretenait même, – un peu les sentiments éprouvés devant ces vieilles personnes qui eurent leur temps. Interviennent également des motifs financiers : ces nefs immenses, ces bâtiments de granit, de grès, de brique, après tout, puisqu'ils sont là, gardons-les ! Construire au goût du jour, coûterait trop cher !

Il faudra attendre le milieu du XVIII^e siècle et particulièrement en Grande-Bretagne, pour assister à un renouveau de l'idéal médiéval ; des textes tombés dans l'oubli sont édités : çà et là, naissent d'étranges bâtisses qu'on pourrait appeler « horticoles » élevées par des originaux en l'honneur de quelques mythes : frisson qui parcourt l'échine, nature éternelle complice de la mort, voilà qui enchante le lecteur Anglo-Saxon. Le revenant ! Le défunt se plaît à charger la mauvaise conscience du vivant. Au spectre on dessine un uniforme : le linceul, sous lequel se dissimulent des formes atypiques ; le cimetière devient son abri, d'où ce renouveau du caveau médiéval où dans ses profondeurs, à l'aube, après avoir titillé le vivant, l'ombre se réfugie.

La mort associée à l'amour et où trouver meilleur lieu pour célébrer leurs épousailles que ces chapelles d'antan aux arcs brisés. En France, à partir de 1780, l'affaire prend des tours politiques, on aime à dire que le XIII^e siècle fut celui des libertés retrouvées, des villes franches, des luttes du petit peuple contre l'opresseur terré dans son castel. Dans ce droit fil, la Convention va fournir à Alexandre Lenoir des locaux et quelques crédits dans le but de préserver – chose absolument nouvelle – l'art gothique. Ce Moyen Age, jusqu'alors rejeté, brocardé, chacun prétendra dorénavant en exalter les beautés et les lumières.

Même réaction dans le monde littéraire ; on s'arrache l'*Histoire*

des Troubadours écrite par l'abbé Millot, les travaux du Comte de Trosson sur les romans de chevalerie ou *les Chevaliers de la Table Ronde* de Creuzé de Lesser ; mais, entre tous, Charles Nodier sera le plus ardent : Hugo, lui doit, comme il l'écrira, « le chimérisme du gothique ».

Dorénavant, chacun revendique l'honneur de la redécouverte. C'est là mon ouvrage écrit Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme*. « C'est à cet ouvrage que se rattache le goût actuel pour les édifices du Moyen Age ; c'est moi qui ai rappelé le jeune siècle à l'admiration des vieux Temples. » Et, en 1839, à propos de la *Vallée aux Loups* il note : « Je fais quelques additions à la chaumière ! Mon projet était d'ajouter une tour au bout de mon pavillon ; en attendant, je simulais des créneaux sur le mur, je précédais ainsi la manie du Moyen Age qui nous habite à présent. »

A la première d'*Hernani*, Hugo portait un pourpoint rose ; au dire de Théophile Gautier : « Le gilet rouge aurait indiqué une nuance politique républicaine et il n'y a rien de ça. Nous étions seulement Moyenâgeux. Nous représentions le mâchicoulis, voilà tout. D'ailleurs, Hugo est absolument Moyen Age... Gautier qui, quelques années plus tard, lâchera cette boutade : « Encore du Moyen Age, toujours du Moyen Age ! qui me délivrera du Moyen Age... Moyen Age de carton et de terre cuite qui n'a de Moyen Age que le nom. Oh ! les barons de fer, dans leur armure de fer, avec leur cœur de fer, dans leur poitrine de fer ! »

Dieu, la chevalerie, l'amour parfait, la nature, voilà les quatre massifs sur lesquels repose le rêve médiéval.

Spectacle divin offert par le monument gothique : Hugo en 1836, à propos de la cathédrale de Chartres, revient une fois encore sur cette idée que l'édifice, ses épures, ses lignes, tout en étant sorties du cerveau de la tête de l'architecture, lui échappent à un moment donné, pour apparaître un phénomène naturel. A ces sommets, la basilique n'est plus une œuvre humaine, pas plus que ne l'est la forêt.

A propos de Chartres, Hugo écrit : « Cet art là est vraiment fils de la nature. Infini comme elle dans le grand et dans le petit, microscopique et gigantesque. »

A Reims, le sublime avance au bras de l'épopée :

« Reims une des plus invraisemblables villes de la géographie du conte... Les contes pullulent dans cette Champagne. Presque toute la vieille fable gauloise y est née. Reims, c'est le pays des chimères, c'est pour cela peut-être qu'on y sacrait les Rois. »

Jusqu'à la fin de sa vie, Hugo demeure passionné pour ces lendemains de l'an mil, il trouve là comme autant d'illustrations de ses songes. De même, s'il s'affirme Moyenâgeux, c'est parce qu'il revit dans

ce temps passé de perpétuelles retrouvailles fantasmatiques. Le Moyen Age n'est-il pas également le temps de l'amour. Amour ! Le mot revient à tout propos, lorsque le poète évoque ces vieux styles :

- « J'aimais le manoir dont la route,
- « Cache dans les bois ses détours...
- « J'aimais la tour verte de lierre,
- « Qu'ébranle le clocher du soir...
- « J'aimais le beffroi des alarmes,
- « La cour où sonnent les clairons,
- « La salle où, disposant leurs armes,
- « Se rassemblaient les hauts barons. »

Cet amour de Hugo pour l'arc-boutant égale celui de Nodier pour les vieux grimoires ; compères de leur curiosité, ils chassent de compagnie, allant d'une ville à l'autre. Hugo amusé, relate les déplacements à Adèle : « Nous étions, Nodier et moi, deux fureteurs. Quand nous voyagions ensemble, ce qui est arrivé quelques fois, nous allions à la découverte, lui des bouquins, moi des mesures. Nous nous étions donnés à chacun un diable. Il me disait : Vous avez encore le démon Ogive. - Et vous, disais-je, le diable Elzévir... »

Dans les premières lignes de *Notre-Dame-de-Paris*, Hugo comme Balzac entend sur le plan architectural réparer les erreurs d'antan et les fautes présentes : sauver ces cathédrales, ces burgs, ces vieux grimoires, ces logis aux toits cornus, autant de temples de pierre, de bois, de bronze, de parchemin.

Notre-Dame-de-Paris, vaisseau de pierre, dut être consacrée à l'aube du XIII^e siècle. En mars 1831, paraît sur les bords de la Seine, une autre Notre-Dame, celle de Victor Hugo. Ce livre, édité quelques mois avant les *Trois Glorieuses*, emporte républicains et libéraux. Lamartine saisit ici tout ce que cet immense roman recèle d'épique, de dramatique : le 1^{er} juillet 1831, il écrit : « C'est une œuvre colossale, une pierre antédiluvienne ! Je ne vois rien à comparer dans notre temps à *Notre-Dame-de-Paris*. C'est le Shakespeare du roman.

A la veille de livrer la bataille d'*Hernani*, Hugo stigmatisant les mutilations dont ne cessent d'être victimes les monuments du Moyen Age, se sent l'âme d'un Ministre de la Culture. Dans son prophétique avertissement, le romancier écrit à propos de l'édifice : « Les mutilations leur viennent de toutes parts, du dedans comme du dehors. Les prêtres les badigeonnent, l'architecte les gratte, puis le peuple survient qui les démolit. »

Hugo met en cause l'affaiblissement du génie français et dénonce les responsables des bâtiments. « C'est une chose affligeante de voir en quelles mains l'architecture du Moyen Age est tombée, et de quelle façon les gâcheurs d'à présent traitent les ruines de ce grand art. On parle de raser l'admirable chapelle de Vincennes... On laisse effondrer par les coups de vent de l'équinoxe les vitraux magnifiques de la Sainte-Chapelle... Il s'est trouvé un mâçon pour châtre Saint-Germain-des-Prés, la féodale abbaye aux trois cloches. Il s'en trouvera un autre, - n'en doutez pas - pour jeter bas Saint-Germain-l'Auxerrois. Tous ces maçons-là se prétendent architectes, sont payés par la préfecture et ont des habits verts. »

A la page six du *Journal du Dimanche* daté du 1^{er} novembre 1846, Achille Jubinal, dans un article intitulé : « Quelques romans chez nos aïeux » allait en excitant la curiosité de Hugo, l'inciter à entrer dans la saga des chansons de gestes. Échaudé par l'insuccès des *Burgraves*, Hugo enthousiasmé par ces récits venus du fond des âges, voit là de superbes thèmes. Beaux périple où les écueils ne manquent pas : d'abord la rareté des textes et puis leur éparpillement. Ajoutez la barrière linguistique. Hugo le reconnaît : il ne parle pas anglais ; l'allemand il le baragouine ; pour l'espagnol, c'est un peu mieux, il l'a appris à l'époque où son père l'avait collé à Madrid au Collège des Nobles.

Entre 1840 et 1850, la boulimie de Hugo à l'égard de ces vieux textes ne fait qu'augmenter et, sans peut-être en être toujours conscient, il travaille pour cette *Légende des Siècles* qui ne paraîtra qu'en 1860.

Pas un rat de bibliothèque Hugo, mais, plutôt comme ces passe-reaux qui, au hasard d'une baie ouverte, vont se perdre quelques instants dans des salles étroites, Érudite n'est pas exactement le terme qui convient, il est préférable de dire un prodigieux curieux, un de ces flaireurs de vélins, de ces caresseurs de maroquins pour qui, comme le dit si bien Barrère dans le bel ouvrage intitulé *La Fantaisie de Hugo*, la bibliothèque est le complément du clocher.

Au tournant du demi-siècle, Hugo a écrit *Hernani* et les *Burgraves* ; il a bâti avec *Notre-Dame* une prodigieuse basilique de papier ; cela ne lui suffit pas, il continue à rôder autour de ce Moyen Age, par passion mais également par agacement. A l'instar des Stendhal, des Balzac, des Mérimée, n'éprouve-t-il pas quelques irritations à l'égard de cette littérature dite de « cape et d'épée » qui enchante à Rome, à Londres, à Paris, tant de lecteurs.

En élevant la pensée, en puisant dans des grimoires de vieilles et superbes légendes, les écrivains du premier rang entendent démontrer qu'il n'est pas permis à tous de dire « Moyenâgeux ». Le langage est ici de première importance, en même temps il est semé de pièges, témoins

les contorsions linguistiques du Balzac des *Contes drolatiques*. Lui si à l'aise lorsqu'il décrit « La Boutique du Chat qui pelote » qui parvient comme nul autre à rendre le ton de ces braves gens de Paris de 1829, que va-t-il faire dans ces fausses rôtisseries à l'usage de « moinillons » enivrés dans le vignoble montmartrois. Hugo a compris le péril : ses capitaines, ses princes, ses prêtres, ses dieux parlent leur propre langage et peut-être aussi bien celui des champs que celui des cours ou du ciel, d'où l'élévation des propos. S'il arrive à Hugo, - c'est fréquent d'emprunter strophe après strophe des fragments d'une chanson de gestes ou d'un de ces textes séculaires sauvés de l'oubli par Jubinal -, il le fait sans gêne. Superbe l'adaptation ! Jugez par ces quelques lignes tirées de la chanson d'Aimeri :

« Le laboureur des montagnes est rentré chez lui avec son chien.
« Il a embrassé sa femme et ses enfants ;
« Il a nettoyé ses flèches ainsi que sa corne de bœuf,
« Et les ossements des héros qui ne sont plus, blanchissent déjà pour l'éternité. »

Écoutez maintenant ce texte métamorphosé par le génie du poète :

« Le laboureur des monts qui vit sous la ramée.
« Est rentré chez lui, grave et calme avec son chien.
« Il a baisé sa femme au front et dit : C'est bien.
« Il a lavé sa trompe et son arc aux fontaines.
« Et les os des héros blanchissent dans les plaines. »

Hugo, anticomane, est capable de s'éprendre du moindre bout de bois s'il a cinq siècles, fier de ses crédençes, de ses masses d'armes, si proche de ces « piqués d'ancien » comme les appelait Balzac, cousin par le bibelot de ce Baron Spitzer qui, la journée, s'habillait en François I^{er} et, le soir, se prenait pour Charles Quint.

Ces décors dans lesquels Hugo se plaisait tant, d'abord à Paris, plus tard à Hauteville House, pour lui, superbes, propres à enchanter Lusignan, n'étaient en réalité que bric-à-brac à donner le tournis au pire décorateur d'un ambigu médiéval.

De même qu'il insère dans la *Légende des Siècles* des gemmes d'un passé poétique, de la même manière Hugo marquète de fragments vénérables, des ensembles mobiliers qui constituent le décor de sa vie : chambre à coucher, salle à manger. A Paris, il ne cessera de courir les antiquaires ; en exil, à Guernesey, on ne verra bientôt que lui chez les brocanteurs : panneaux de laque chinois, soiries brodées, pagodes en jade vert ; ses trouvailles, il les porte chez le menuisier - de quoi enrichir fauteuils normands et huchiers bretons. Venise est là, avec ce

brasero et Milan avec cette table d'ivoire provenant, affirme-t-il, du mobilier de Charles II d'Angleterre. De ses collections, Hugo est très fier : « Ma maison écrit-il est machinée comme le palais d'Angelo ».

La publication de *Napoléon le Petit* et la publicité donnée à ce pamphlet violemment antinapoléonien n'annonçaient rien de bon. On se repliera sur Jersey : D'accord dit Hugo.

Mais ses cuivres, ses plats en faïence, ses huchiers, ses cathèdres on les emportera ! Adèle s'insurge : « Voilà deux fois que les événements nous chassent de notre gîte. Les événements peuvent très bien nous en chasser une troisième fois... » Et puis qui soldera les frais d'emballage et de route, Hugo ne doit pas oublier que pour emménager Rue de la Tour d'Auvergne, il a déjà fallu 18 voitures. On vendra tout ce qui garnit la maison ; Adèle, chef de famille, est chargée de la pénible tâche : inventorier les objets, les décrire, s'occuper des catalogues, faire passer la publicité dans les journaux.

Hugo ne prend pas cette affaire à la légère. Il faut que, jusqu'au bout du monde, on le sache : se séparer de ses choses représente un immense sacrifice.

Arrivent les estimations des experts, quelle désillusion. « Ne t'en prends qu'à toi » écrit Madame Hugo : « Tu as une mauvaise entente du mobilier parce que tu n'achètes, en général, que des étoffes usées, des porcelaines écornées, fêlées, cassées ! Il n'y a pas de plus mauvaises spéculations que le bric-à-brac ».

André Maurois, dans son superbe *Olympio*, nous en dit long sur les fantômes médiévaux de Hugo à Hauteville House : « Ce prodigieux ébéniste avait fait sa demeure et son mobilier à son image. On avait l'impression, dans les corridors sombres, d'errer dans une gravure de Rembrandt. Tout paraissait symboles ou souvenirs... » Un vieux fauteuil saxon du temps de Dagobert, aux bras réunis par une chaîne, était celui des ancêtres. Il portait la devise : *Absentes, Adsunt*.

Partout des devises latines : *Ede, I, ora*. Sur une tête de mort en ivoire : *Nox, mors, lux*. Et, partout au milieu de quelques portraits de la famille, des dessins, des lavis, tous œuvres du maître des lieux. Car Hugo est un grand peintre.

S'il n'était pas poète, écrit Théophile Gautier dans son *Histoire du Romantisme*, Hugo serait un peintre de premier ordre : « il sait, au milieu d'ombres menaçantes, ébaucher d'un rayon de lune ou d'un éclair de foudre, des tours d'un burg démentelé et, sous un rayon livide du soleil couchant, découper en noir la silhouette d'une ville lointaine avec sa série d'aiguilles, de clochers, de beffrois ».

Écrire, polémiquer, ne suffisent pas à satisfaire ce besoin constant de créer. Cette encre de Chine sombre qui lui sert à rédiger ses romans,

ses poèmes, Hugo s'en humecte l'index et sous le doigt naissent des dessins qui n'ont nullement l'aisance d'un Tiepolo ou d'un Goya. Connait-on d'autres exemples dans l'univers littéraire qui n'ayant jamais fréquenté les maîtres, sinon pour les avoir regardés passionnément, excelle à rendre les fantaisies sombres et dramatiques d'un rayon de lumière.

Depuis une semaine le Petit Palais expose plusieurs centaines de feuilles constellées par Hugo de signes, de dessins, de pochoirs, fragments de manuscrits qui sont autant de confirmation de son génie créateur. On retrouve là encore tant de marques de la passion qui animait le poète pour le Moyen Age. Œuvre onirique inspirée à ce point que, sous un lavis représentant une vague furieuse, image des tourments de son âme, le poète a écrit « ma destinée » !

Verve graphique, fantaisie effrénée où l'épique atteint de tels sommets qu'il échappe à l'emphase. Je pense particulièrement à cette cité médiévale - accrochée à flanc de coteau - à en perdre le souffle, tant la pente est vertigineuse. Surmontée par un burg abracadabrant et sinistre - qu'une poterne soit forcée et reprendront de furieux combats où tant de têtes rouleront tranchées d'un seul coup d'épée.

J'imagine Hugo, levé à l'aube, qui, à l'égal des grands anciens, les Dürer, les Goya, pour un instant devenu chimiste, verse dans la soucoupe de sa tasse à café ce qui reste de liquide ; son cigare, il le tapote, ajoutant ainsi un peu de cendre, de quoi humecter le bout de l'index - et sur le papier en moins de trois minutes le chef-d'œuvre est accompli. Reprenant alors son stylet, il le trempe dans cet encrier qu'avait conservé Sacha Guitry - à l'étiquette marquée bleu de prusse, qui au dire du comédien avait servi au poète à écrire l'*Année Terrible*.

Sur le papier, Hugo jette quelques vers, nouvel hommage au Moyen Age ; avant de donner le bon à tirer, il se récite encore une fois *Aymerillot*. Écoulez-le, écoutez Pierre Dux nous dire cet hymne aux temps anciens.

Encore une fois, l'anticomane, le curieux que je suis, ne pourra être qu'émerveillé par la générosité, la verve et l'imagination d'un Hugo à la fois épris des arts du passé. Devenu également le chantre de la modernité, il a rejoint Baudelaire qui, de passage à Rouen, écrit à sa mère : « A Rouen j'y ai trouvé une église de Jésuites merveilleuse, que personne ne visite. Enfin, j'étais si content, que j'ai pu oublier le présent... Seul le passé est intéressant, il est porteur de la mémoire de l'homme. »

Victor Hugo et le théâtre

par M. André ROUSSIN

de l'Académie française

Le Théâtre n'existe pas sans succès. Il ne vise qu'à lui et c'est lui qui le justifie. Le Théâtre est un art oratoire ; nul n'a jamais entendu dire que le meilleur orateur est celui qui endort ou fait fuir ses auditeurs sitôt qu'il prend la parole.

A une époque telle que la nôtre où il est de bon ton de considérer le succès au Théâtre comme preuve de non-valeur et le four théâtral comme signe certain du génie de l'auteur, il est satisfaisant de constater que cette année, la célébration de Victor Hugo a fait surgir à Paris et dans toute la France plus de 80 spectacles consacrés au grand poète. Ses drames les plus connus ont été représentés en même temps par plusieurs compagnies théâtrales dans des villes différentes ; d'autres troupes reprenaient des œuvres plus rarement jouées ; d'autres encore mettaient à leurs programmes des pièces mineures qu'Hugo a écrites pour son délassement et son amusement personnel et que le public ne connaissait nullement. Le succès salua toutes ces reprises et ceux remportés par « Hernani », « Ruy Blas », « Lucrèce Borgia » ou « Angelo, tyran de Padoue » prouvèrent qu'après plus d'un siècle ces héros et ces héroïnes gardaient leur valeur de fascination pour la foule au même titre que Jean Valjean, Esmaralda ou Quasimodo, au même titre surtout que « Le Cid », « Tartuffe », « Cyrano » ou « La Dame aux Camélias ».

Le propre des grands auteurs de Théâtre est d'imprimer dans la mémoire des peuples des répliques de leurs personnages, qui sont en quelque sorte la signature indélébile de ces écrivains.

- « Être ou ne pas être »...
- « Rodrigue, as-tu du cœur ? »
- « Mais que diable allait-il faire dans cette galère ? »
- « Ça vous chatouille ou ça vous gratouille ? »
- « En prison pour médiocrité ! »

Nous avons aussi tous en mémoire – je ne la citerai pas ici par décence – la célèbre réplique par laquelle, dans « Marius », le Commandant du Ferry-Boat, Escartefigue, fait connaître au patron César le sentiment définitif à son égard de la Marine française.

Après Shakespeare, Corneille, Molière, avant Jules Romains, Pagnol et Montherlant, Hugo signa pour toujours :

- « Bon appétit, Messieurs ! »

Une courte phrase frappée en médaille, un hémistiche même, suffit au grand poète dramatique pour devenir immortel, plus sûrement que l'appartenance à notre illustre compagnie.

Ce grand succès public des pièces de Victor Hugo à l'occasion du centenaire de sa mort, ne croyons pas que ce centenaire en soit seul la cause. Si nous célébrions un bi-centenaire de Voltaire, je ne pense pas qu'une seule tragédie serait jouable de celui qui passa pour le plus grand poète tragique du XVIII^e siècle. Si le Théâtre de Hugo reste jouable et vivant, c'est que chez ce grand écrivain co-existaient le génie poétique et le don, l'instinct du Théâtre, le besoin de voir évoluer en chair et en os les personnages nés de ses rêves et d'assister aux chocs de leurs passions mieux qu'en suivant le fil d'une narration.

De Hugo à Balzac, à Claudel, Cocteau, Giraudoux, Montherlant, la chaîne est longue des poètes qui ont eu besoin d'échapper à leurs strophes ou à leurs récits romanesques pour entrer dans le monde furieux de la scène où depuis Eschylle toutes les passions humaines ont fait entendre leurs cris. Oui, le Théâtre ne pouvait pas ne pas tenter Hugo, l'homme précisément de tous les cris, l'homme des tempêtes, l'homme des défis et des révoltes, lui qui âgé à peine de 27 ans se sentit assez de force pour attaquer et vaincre la séculaire tragédie classique. Cela se fit avec le tumulte que nous savons, non parce que Hugo attirait la foudre mais parce qu'à l'instar d'un jeune dieu terrible, il la lançait.

Notons que ce dieu terrible avait du Théâtre une haute idée.

Il écrivait :

« Le Théâtre, on ne saurait trop le répéter, a de nos jours une importance immense et qui tend à s'accroître sans cesse avec la civilisation même. Le Théâtre est une tribune. Le Théâtre est une chaire. Le Théâtre parle fort et parle haut. Lorsque Corneille dit : « Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose », Corneille, c'est Mirabeau. Quand Shakespeare dit : « To die, to sleep »... Shakespeare, c'est Bossuet. Toute œuvre est une action. Le drame, sans sortir des limites impériales de l'art, a une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine. Le poète a charge d'âmes. Il ne faut pas que la multitude sorte du Théâtre sans emporter avec elle quelque moralité austère et profonde. »

Une tribune, une chaire... C'est dans la préface de « Lucrèce Borgià » que Victor Hugo les réclame pour « parler haut et parler fort ». Il attribue au Théâtre une mission sociale, une mission humaine. Notons qu'il ne parle pas de mission politique et que la révolution romantique symbolisée par la préface de « Cromwell » et par « Hernani » ne fut qu'une révolution dans l'ordre de l'Art dramatique.

Ce fut une révolution esthétique et pour tout dire formelle. Les poètes romantiques et leur chef de file ne visaient pas la Révolution, c'est-à-dire un changement de régime et de société comme l'appelèrent de leurs vœux en notre siècle, les surréalistes.

Adolescent, Hugo voulait être Chateaubriand ou rien. Il ne fut rien... que Victor Hugo, lequel illumina son siècle pendant 80 ans. Il fut celui à qui Chateaubriand lui-même, au lendemain de la Première d'« Hernani » écrivit : « J'ai vu, Monsieur, la Première d'« Hernani ». Vous connaissez mon admiration pour vous. Ma vanité s'attache à votre lyre, vous savez pourquoi. Je m'en vais, Monsieur, et vous venez. Je me recommande au souvenir de votre Muse. Une pieuse gloire doit prier pour les morts. »

Si l'esprit révolutionnaire d'« Hernani » avait été d'ordre politique, il est difficile de croire que Chateaubriand se serait recommandé à la Muse d'un Saint-Just.

Oserons-nous le dire ? Malgré le coup d'éclat d'« Hernani », malgré « Ruy Blas » même, ce n'est pas son œuvre dramatique qui fait de Victor Hugo ce qu'il est. La révolution romantique prône au théâtre, le mélange des genres... Elle se régale de l'enjambement dans la versification, elle ne recule pas devant le « lion superbe et généreux » – « Malheur au poète si son vers fait la petite bouche ! » – Mais elle n'implique nullement une idéologie politique.

La grande affaire de Victor Hugo tout au long de sa vie, fut la Liberté. La défendant, il sera la cible de 4 tentatives d'assassinat ; pour elle il vivra 20 années en exil, pour elle il courra de barricade en barricade, toujours du côté de ses défenseurs. Pour elle en toute occasion il fera entendre sa formidable voix. Mais la liberté que réclame l'auteur d'« Hernani », c'est la seule liberté littéraire, c'est pouvoir abandonner le moule classique et tenter la chance d'être Shakespeare.

Non, le Théâtre de Hugo n'est pas révolutionnaire au sens politique du mot. Ruy Blas est un valet amoureux de la Reine : il ne porte pas dans ses poches de laquais les bâtons de dynamite qu'un autre valet, son confrère Figaro, au siècle précédent, cachait dans celles de son costume espagnol.

Aussi bien, tout en restant jouable, tout en restant populaire et malgré « Ruy Blas » qui plus qu'« Hernani » le domine en fin de compte, le Théâtre de Hugo survit comme témoignage d'un genre et d'une époque et encore tout auréolé du prestige de ses triomphes, de ses foudres, des interdictions qui lui furent imposées, des cabales et des huées dont il fut la cible et finalement, il reste surtout comme insécable de l'œuvre entier du plus grand forgeron de vers, du plus grand créateur de

rythmes et d'images, et selon l'expression de Sainte-Beuve, « du plus grand inventeur lyrique que la poésie française ait eu depuis Ronsard ».

Mettre donc le Théâtre de Hugo à ce qui me semble sa place dans son œuvre gigantesque, n'est pas, vous l'avez compris, vouloir le diminuer, mais seulement le situer sous l'éclairage de notre temps. Malgré le plaisir que nous prenons à le revoir et à le réentendre c'est – selon la formule aujourd'hui fort à la mode – « au second degré » que nous le considérons. C'est le drame romantique à l'état brut et nous le regardons un peu par le petit bout de la lorgnette. La bataille d'« Hernani » fit plus de bruit que celle du « Cid » et celle d'« Andromaque », mais en écoutant Corneille et Racine ce sont les personnages et leurs malheurs qui nous bouleversent encore, mais non pas en tant que spécimens représentatifs et quelque peu archaïques de la tragédie classique.

Il faut ajouter aussi que bien curieusement, si l'on doit à Victor Hugo tant de chefs-d'œuvre dans tous les genres, le véritable chef-d'œuvre du drame romantique fut écrit non par lui au temps d'« Hernani » et de « Ruy Blas », mais cinquante ans plus tard par un poète d'une bien moins grande envergure certes, mais qui avait aussi le génie du théâtre : Edmond Rostand. Quand en 1897 « Cyrano de Bergerac » remporta le triomphe que l'on sait – triomphe qui n'a jamais cessé depuis – tout le monde crût que s'ouvrait une nouvelle ère du Théâtre. Or, c'était l'inverse. « Les chefs-d'œuvre, disait Jean Cocteau, n'ouvrent pas les portes, ils les ferment. »

« Cyrano » c'est le chef-d'œuvre du drame romantique que Hugo n'a donc pas écrit, puisque la porte était restée ouverte. Ce fut « Cyrano » qui la ferma. Après Rostand, arrière-arrière descendant du grand Hugo, l'aventure du drame romantique était terminée. Elle avait duré 70 ans, inaugurée avec retentissement par le plus grand poète français.

Mesdames, Messieurs, je ne suis pas entré dans le détail, je n'ai pu que survoler le Théâtre de Victor Hugo en essayant d'éclairer son énorme importance littéraire et historique, et de porter jugement sur ce qu'il représentait encore de nos jours. Je n'ai fait allusion qu'aux œuvres les plus célèbres, n'ayant même pas parlé du scandale que fut l'interdiction du « Roi s'amuse » par le gouvernement de Louis-Philippe et de la réaction de Hugo en face de cet acte arbitraire dû à un gouvernement sorti des Trois Glorieuses. Mais je ne voudrais tout de même pas passer sous silence un aspect peu connu et très inattendu de son théâtre, je veux dire ses comédies, ou ses « mélos-charge ». Oui, Hugo a aussi écrit des comédies qui ne veulent être ni « Tartuffe » ni même « L'École des femmes ». Hugo s'amuse. Travailleur infatigable il écrit entre deux odes ou deux chapitres de romans des blagues extraordinaires comme pour se défouler de son grand œuvre. En lisant les

innombrables scènes et saynètes qu'il griffonnait - quelquefois seulement trois répliques cocasses - on se dit non sans surprise qu'il aurait pu aussi à ses moments perdus, devenir un des nombreux collaborateurs de Labiche ! et aujourd'hui, rédacteur au « Canard enchaîné. »

C'est le Théâtre en Liberté. Ces pièces s'appellent « Mangeront-ils », « Mille francs de récompense », « A quelque chose hasard est bon », etc... Elles ont fait le bonheur de maint spectateurs toute la saison dernière dans les Cafés-Théâtres de Paris et en Province.

Je disais : Hugo s'amuse. Écoutez ces quelques répliques de « La Forêt mouillée » où il fait parler les fleurs et les animaux.

LES FRELONS, chantant,

A bas Socrate, Épicure,
Shakespeare, Gluck, Raphaël !
A bas l'astre ! à bas le ciel !
Vivent la bave et le fiel,
L'ombre obscure,
La piquûre
Sans le miel !

LE MOINEAU

A bas les noirs frelons avec leurs voix d'eunuques !
Les oiseaux poursuivent et chassent les frelons avec de grands cris.

LES VIEUX ARBRES, aux oiseaux
Vous faites trop de bruit ! Paix donc !

LE MOINEAU, aux arbres

Salut, perruques !

LE HOCHEQUEUE

Académiciens, fichez-nous donc la paix.
Je sais, vous êtes sourds et vous êtes épais,
Soit. Contentez-vous en. Foin de vos vieux branchages
Où l'antique Zéphyr redit ses rabâchages !

UN PIQUEBOIS

A bas vieux grognon !

LE MOINEAU, regardant autour de lui,
Mais, palsambleu ! C'est la cour
Que ce bois ! C'est Versailles et l'Œil-de-bœuf...

(A une touffe de bruyère.)
Bonjour,

La Bruyère.

(A une branche d'arbre.)

Bonjour, Rameau.

(A une corneille sur le rocher.)
Bonjour, Corneille.
(Au nénuphar.)

Bonjour, Boileau.

(A un papillon blanc qui tourne
autour d'une rose épanouie.)

L'enfant, laisse-là cette vieille,
Elle est d'hier matin.

(Le papillon s'en va.)

LA ROSE

Que cet âge est grossier !

Vous voyez qu'en fait de calambours, il est déjà facile d'aller plus loin.

Je parlais de Labiche. Écoutez ce monologue au public d'un personnage de « Mille francs de récompense ».

ROUSSELINE

L'étrange chose que l'homme, et comme c'est peu connu ! Les idées reçues, les banalités courantes, les opinions toutes faites, y a-t-il rien qui ressemble moins à la réalité ? Moi, par exemple, me devine-t-on, me comprend-on, me voit-on tel que je suis ? Tas d'imbéciles que vous êtes ! - C'est vrai, on a coutume de dire des hommes d'argent et d'affaires : ce sont des gens impossibles, froids, uniquement occupés de bourse, de hausse et de baisse, de spéculations et de calculs, absorbés dans le chiffre, qu'aucune passion humaine n'émeut, qui n'ont rien là. (Il touche sa poitrine.) Moi, tout m'émeut ; et j'ai là quelque chose ; un gouffre. J'aime l'argent ? Non, j'aime moi. Je veux plaire ; je veux plaire aux femmes ; de gré ou de force, j'entends plaire ; malheur si je ne plais pas ! un affront me creuse à jamais (...) J'ai en moi un soulèvement bouillonnant de lave et de colère. Je souris, ne vous y fiez pas. Je suis bon payeur. La passion, c'est la moelle de mes os. Quand je rends le mal pour le mal, ce n'est pas de la rancune, c'est de la vengeance. Personne ne hait comme moi. - Comme on se trompe quand on dit que, nous autres, nous n'avons pas de cœur !

Et maintenant, Pierre Dux va vous dire le monologue de Gipanier où l'humour de Hugo apparaît encore une fois :

GIRANIER, rêvant

Que Dieu nous donne un jour le choix entre deux femmes,
L'une belle, traînant à sa suite les âmes,
Superbe, éclairant tout comme un rayon joyeux,
L'autre ayant un gros nez entre de petits yeux,
Le fou prendra la belle et le sage la laide.

L'une est la maladie, et l'autre le remède.
Ah ! les belles ! j'en sors. Je viens de m'y brûler.
Cela se croit le droit de nous faire endiabler.
On est née à Pantin et l'on fait l'Andalouse.
- C'est que je te tuerais, vois-tu ? Je suis jalouse ! -
Au moindre choc qui vient heurter leur passion,
Leur amour, tout à coup faisant explosion,
Vous saute aux yeux avec un vacarme effroyable.
O femmes des romans, des poètes, du diable !
Bouteilles dont le cœur est le bouchon ! - Bruit, feu,
Vent, foudre, éclairs, torrents ! - Je préfère, morbleu,
Un peu de cendre tiède à toute cette lave.
Je veux une servante et non pas une esclave,
Je veux une bobonne et non pas un tyran.
A Léa qui prend feu quatre cents fois par an,
A Flora le tonnerre, à Rosa la tempête,
Je préfère Margot, calme, affreuse, un peu bête,
Se servant du balai sans aller aux sabbats,
Parlant mal, cousant bien, raccommodant mes bas.
Du roman Pot-au-feu je suis le personnage.
J'aime le gros bon sens de l'antique ménage ;
Plutôt que les Byrons j'écoute les Sanchos ;
Mon amour casanier veut avoir les pieds chauds.
Foin des beautés ! Margot, viens-t'en dans ma retraite.
Je donne dix volcans pour une chaufferette.

(Margot, laide et bête, est une drôlesse qui le trompe.)

Mesdames et Messieurs, je n'ai plus grand'chose à dire, je crois, sur les possibilités comiques de Victor Hugo. Ces exemples vous ont prouvé qu'il avait à son arc une corde de plus que toutes celles que nous connaissions.

On a raison de dire que les grands génies sont aussi parfois de grands enfants.

Victor Hugo, homme politique

par M. Maurice SCHUMANN

de l'Académie française

Il y a, dans *Les Contemplations*, un poème redevable de son titre – *Melancholia* – à une célèbre gravure de Dürer.

Tristesse vague, sombre rêverie, « état flasque de l'âme » (comme disait André Gide) ? Mais non. Long et implacable réquisitoire contre la pire des cruautés de l'âge industriel :

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?

Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?

Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?

Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules.

Dans un fragment de son *Journal de l'Exil*, Adèle Hugo, la pauvre Adèle H., raconte maladroitement la lecture commentée de *Melancholia* que lui fit son père, un jour de Noël, à Jersey. « L'idée de cette pièce – dit en substance Victor Hugo – m'est venue en 1845 à la Chambre des Pairs. Voyez le papier vénérable sur lequel je l'avais commencée. C'est elle qui m'a donné l'idée de déposer un texte de loi tendant à l'amélioration du sort de ces malheureux innocents. Mais 48 est venu, a dispersé la Chambre des Pairs aux quatre vents de la Révolution de février ». Et Adèle H. conclut : « La construction dont mon père était membre avait oublié les enfants pour s'occuper des parents ».

Ce poème et cette proposition de loi, leur genèse, leur enchaînement, leur environnement historique et anecdotique découvrent la trame d'une pensée trop incommode pour n'avoir pas été incomprise ou méconnue.

Dira-t-on que « *Les Contemplations* furent publiées à Bruxelles en 1855, à Paris en 1856, que l'exilé avait passé la cinquantaine, que sa pensée politique avait beaucoup voyagé et qu'il était déjà difficile d'en prendre la mesure itinéraire ? Dès 1850, Hugo n'avait-il pas dressé à son propre usage un inventaire chronologique des « phases successives » que (dit-il) sa « conscience a traversées » ? Mais, au lecteur attentif, ce feuillet manuscrit – qui n'était pas destiné à la publication – réserve de lumineuses surprises.

« 1818 : royaliste. 1824 : royaliste libéral. 1827 : libéral. 1828 : libéral socialiste. 1830 : libéral, socialiste et démocrate. 1849 : libéral, socialiste, démocrate et républicain ».

Voilà une énumération doublement instructive ! D'une part, l'adjectif libéral fait son apparition en 1824 (Hugo a vingt-deux ans), prend la première place en 1827 (Hugo a vingt-cinq ans) et la garde en 1849 (Hugo approche de la cinquantaine). D'autre part, le libéral de 1827 se définit comme libéral socialiste dès 1828 : à cette date, Proudhon n'a pas vingt ans ; il s'écoulera deux décennies avant la publication du Manifeste de Marx et d'Engels ; en revanche, Saint-Simon le précurseur est mort depuis trois ans et la rêverie de Charles Fourier – représentant par excellence du socialisme utopique et romantique, âgé de 56 ans – n'attend plus que les échecs du Phalanstère pour prendre congé de ce bas monde. Ainsi Victor Hugo, en s'avouant ses propres contradictions, se révèle et nous révèle les secrets de la continuité qui les surplombe. Deux citations suffisent à les percer. « Il y a eu lutte dans son âme – écrira-t-il à propos de lui-même quand il aura 73 ans. *La liberté a vaincu*, là est l'unité de sa vie ». Le propre du XIX^e siècle – avait-il dit quand il avait 32 ans – sera « *la substitution des questions sociales aux questions politiques* ». Cette phrase figure dans la préface de « Littérature et philosophie mêlées », sorte d'anthologie des œuvres politiques ou critiques du grand poète qui ne veut pas être que poète. A cette époque, Hugo est encore fort éloigné, non seulement du Parlement, mais aussi du forum. A plus forte raison l'était-il six ans auparavant, en 1828, quand, déjà, il mariait sans effort à la passion primordiale de toutes les libertés un socialisme qui n'avait rien de scientifique, qui ne devait rien à la dialectique et qui était à mille lieues de considérer la violence comme « la grande accoucheuse des sociétés en travail ».

« La substitution des questions sociales aux questions politiques » : cette formule deux fois lapidaire fut ciselée par Victor Hugo en 1834. Rencontre et non coïncidence : c'est le 15 avril de cette même année que les lecteurs de la jeune *Revue des Deux Mondes* lurent la première des « Réflexions sur l'avenir du monde » qui devaient un jour peupler le dernier chapitre des *Mémoires d'Outre-Tombe* : « La propriété restera-t-elle distribuée comme elle l'est ?... La trop grande disproportion des conditions et des fortunes a pu se supporter tant qu'elle a été cachée ». Hugo pionnier d'une législation sociale (dans laquelle il comprenait la protection du droit d'auteur) ; Chateaubriand guetteur clairvoyant des « futuritions » de la France (c'est à lui-même que j'emprunte ce néologisme dont puisse Jean Dutourd lui accorder rémission !) : c'est ainsi que la postérité relève le même trait sur les visages dénudés par le temps de deux grands hommes qu'opposaient l'un à l'autre les masques de la vie publique et les grimaces de l'histoire apparente. Quels qu'aient

été les choix successifs ou contraires dont décida leur instinct, ils n'en seraient eux-mêmes ni surpris ni moins encore contristés. Au demeurant, quand nous déchiffrons la signature de Chateaubriand sur la liste de ceux qui répondirent « présent » à l'appel du directeur en exercice de notre Compagnie le 7 janvier 1841, jour de l'élection de Victor Hugo, nous avons l'impression que l'encre vient à peine de sécher. C'est ici le seul lieu du monde où l'on se sente durablement contemporain du passé ; c'est donc ici qu'il convient de dire en quoi les angoisses du temps présent rendent une actualité brûlante aux idées, aux intuitions, aux sentiments du jeune et – comme on disait jadis – du « vieux Orphée ».

Les idées ? Depuis un siècle, on se plaît à répéter que cet homme à la douloureuse clairvoyance était un optimiste qui partageait sa foi entre Dieu et le Progrès. Certes, mais gardons-nous d'en rester à cette vue juste et courte. Hugo ne cessera jamais de se convaincre, comme Chateaubriand, qu'une société morale survit aux échafauds et aux charniers – j'allais dire : aux chambres à gaz et aux univers concentrationnaires ; il ne se lassera pas d'affirmer que la liberté seule est de droit divin, donc que le fondement de la perfectibilité du genre humain est indestructible. Mais ce croyant, déterminé comme chacun sait à « refuser l'oraison de toutes les Églises » en demandant « une prière à toutes les âmes », est mort en tremblant pour les valeurs évangéliques.

« Quelque chose, O Jésus, en secret m'épouvante.
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant ».

Cette adjuration jugulée ne ranime pas le doute, mais fait de l'inquiétude un devoir. Oui, le progrès tourmente Hugo sans cesser de le fasciner. Dans l'abandon du langage épistolaire, il se laisse même aller jusqu'à soupirer : « L'utile tout sec : voilà la grande infirmité de notre époque... Triste chose ! Nous nous perdons dans nos perfectionnements ».

Ce style et cette angoisse n'ont pas une ride. La force de l'intuition, cette « sympathie intellectuelle » (disait Bergson) « par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coexister avec ce qu'il a d'unique », l'a préservé du vieillissement. Grâce à elle, Hugo corrige aussi le mythe du progrès par un sens de la fragilité du monde, de la précarité universelle, qui ne nous est que trop familier. En le suivant à travers la ville, nous le voyons se figer au milieu d'un pont pour écouter la Seine. Penché sur elle, il se dit d'abord que le chant du fleuve continuera, identique et impassible, quand bientôt la mort l'aura saisi. Mais soudain le spectacle, c'est-à-dire Paris, révèle au spectateur qu'il ne lui survivra pas éternellement :

Il se taira pourtant après bien des aurores
Bien des mois, bien des ans, bien des siècles couchés

Quand cette rive où l'eau vient battre aux ponts sonores
Sera rendue aux joncs murmurants et penchés.

La même pensée traverse aujourd'hui le cœur de beaucoup de ceux qui n'auront pas quarante ans en l'an 2000. Mais, s'ils craignent (à tort selon moi, ce qui ne leur importe guère) l'apocalypse nucléaire, ils voudraient être sûrs que bien des aurores se lèveront et que bien des siècles se coucheront avant la revanche des joncs murmurants et penchés.

Cependant, quand le Hugo des dernières années confronte le déclin personnel et l'ascension collective, il nous adjure de ne jamais oublier que l'espoir est toujours vainqueur. Oui,

Le dur faucheur avec sa large lame avance
Pensif et pas à pas vers le reste du blé.

Mais ce chant funèbre est aussitôt suivi de ce qu'il faut bien appeler le vers de consolation :

Ce siècle altier qui sut dompter le vent contraire.

Pour notre siècle, qui n'a pas lieu d'afficher le même orgueil, l'ouragan est celui qui s'obstine à déraciner la liberté. Quel est le jeune vainqueur qui, voilà quarante ans, n'a pas cru ou voulu croire, tel Chateaubriand, qu'aucune hécatombe n'avait été vaine, aucun sacrifice inutile puisque « le vent contraire » avait été dompté ? Jamais cependant il ne l'est une fois pour toutes. Et c'est pourquoi – jusqu'au fameux et suprême combat du jour et de la nuit qu'il a livré il y a cent ans – Hugo s'est interdit le repos.

Ou plutôt (et voici le dernier volet du triptyque) son cœur le lui avait interdit. Car, s'il importune ses détracteurs, c'est parce qu'il les empêche de commettre innocemment le péché politique par excellence : l'inattention. Une femme en chapeau rose qui rit avec un enfant enfoui sous les dentelles dans une calèche armoriée ; la « tête hirsute » d'un homme aux chevilles écorchées que deux soldats emmènent parce que son bras porte un pain probablement volé : ses yeux photographient cette image contrastée, le 22 février 1846, rue de Tournon, à quelques pas de la Chambre des Pairs ; alors la pitié et la peur d'une inévitable catastrophe le saisissent en même temps, à l'instant précis « où cet homme s'aperçoit que cette femme existe, tandis que cette femme ne s'aperçoit pas que cet homme est là ». Gardons-nous, en effet, de croire que la compassion, compagne et parure de sa vie, l'éloigne de la réflexion. Tout au contraire, sa puissance d'émotion est au service de sa clairvoyance. Il n'en est pas de signe plus convaincant que le discours si souvent, mais si distraitement cité du vendredi 28 février 1879. Ce jour-là, un vieillard qui, huit mois avant jour pour jour, avait terrifié ses proches en les regardant comme un agonisant qui ne peut plus dire adieu qu'avec ses yeux, émeut le Sénat sans le convaincre. Près d'une

décennie après la Commune, il se garde d'opposer le plaidoyer au réquisitoire ; en demandant à la République de préférer l'amnistie à la grâce, il invoque la sagesse avant la clémence. Phrases courtes ; pour commencer, les formules ordinaires et prudentes qui gênent la malveillance ; bientôt l'envol, mais non l'envolée ; l'orateur prend soin de s'arrêter avant le sommet ; il laisse l'auditeur libre de le suivre plus haut ou de redescendre tout seul ; il s'assure, en disant tout, de ne rien imposer : c'est le comble de l'art et de la sincérité. Je m'émerveille de ce style haletant et sobre :

« Le pouvoir exécutif vous dit : la grâce dépend de moi, l'amnistie dépend de vous ; combinez les deux solutions ; faites des catégories : ici, les amnistiés ; là, les commués ; au fond, les non grâciés. Ici, le délit se maintient ; là, le fait disparaît ; le souvenir d'un côté, l'ignorance de l'autre ; composez le Pour avec le Contre. J'abrège. Quand vous aurez fini, vous verrez tous ces demi-pansements s'irriter, toutes ces plaies saigner, toutes ces douleurs gémir ; les haines entre eux, les haines contre vous, le sombre éveil des colères ; la question se plaindra jusqu'à ce qu'elle revienne. Arrêtons-nous. Je me suis imposé la loi de ne pas critiquer ; je me borne à constater ». Ainsi pourchasse et dénonce les fausses antinomies celui qui avait cultivé et illustré l'antithèse.

Guéri de l'exil, Hugo prend l'éloquence des *Châtiments* et lui tord son cou. A ses *Carnets Intimes* du plus affreux printemps, celui de 1871, il avait confié : « L'Assemblée ne m'accepte pas. La Commune ne me connaît pas. C'est évidemment ma faute ». Parce qu'il refuse alors d'être « le collaborateur de l'impuissance » et se cramponne à l'équité, il sera le seul à pouvoir, huit ans après, étendre, généraliser, le mot faute qu'il s'était d'abord appliqué à lui-même : « La guerre civile est une faute. Qui l'a commise ? Tout le monde et personne. Sur une vaste faute, il faut un vaste oubli ».

A nous vers lesquels refluent chaque jour les questions qui n'ont pas cessé de se plaindre sous leurs demi-pansements, quel exemple offre-t-il ? Celui d'un poète en action (« aimer, c'est agir » dira-t-il à son lit de mort) qui ne flétrit pas les demi-mesures pour justifier le fanatisme ou l'extrémisme, mais au contraire pour mieux les répudier. Que la demi-mesure soit la grande ennemie de la mesure, voilà sa dernière maxime. Mais sans doute ne l'aurait-il pas trouvée au bout de son chemin si – tout au long de sa vie publique – il n'avait pressenti et servi cette vérité, sortie plus tard de la bouche d'un autre des grands poètes dont notre Compagnie s'enorgueillit : « Il n'est de bonnes lois que celles qui ont pitié des hommes ».